

**Auxeméry**

Paul Valéry

***SUR NIETZSCHE***

(Lettres et notes)

Édition établie, présentée et annotée par Michel Jarrety

Éditions de La Coopérative

*La plus grande liberté naît de la plus grande rigueur.*

Valéry

*Ich will dich kennen, Unbekannter...*

Nietzsche

C'est affaire toute personnelle. Je veux rendre compte d'un livre, et je sais que je m'y attends au tournant (comme on dit), car je me sens d'emblée *impliqué* au-delà peut-être de ce qu'il convient pour présenter l'ouvrage. *Inclus* dans un débat très ancien avec moi-même, qui touche, de façon on ne peut plus sensible, à ce qui me poursuit, me nourrit, et me multiplie, depuis que je me connais. Et où les deux protagonistes du drame (car c'en est un, et qui se présente sous des angles parfois très ironiques) ont leur partie à jouer, sans parvenir à en épuiser l'argument. C'est affaire de *commerce* avec soi, pour reprendre le mot de l'un d'eux – préoccupé de s'entretenir, d'établir des rapports, de baliser des territoires, de signaler des spécificités –, et de *combat* contre soi, pourrait dire l'autre – plus prompt, plus pressé, plus opiniâtre à briser les lignes, s'engager de front et viser loin.

Je fais d'abord ici le relevé de certaines liaisons qui s'établissent nécessairement, *en moi*, lorsque j'aborde Nietzsche & Valéry, et d'autant plus lorsque je veux désigner une ligne commune dans laquelle ils s'inscriraient. Je songe donc à Goethe par exemple (que l'un et l'autre avaient en considération particulière, et là on est en terrain connu), Goethe réclamant encore la lumière au moment même de *passer* : la mort n'est peut-être rien que nécessité de définitif passage à la clarté, voilà. Tout notre désir de durer, comme de *voir*, n'est-il pas fonction justement de l'inévitable issue ? Je considère également Olson, auquel j'ai consacré quelques années de ma vie, très éloigné évidemment de Valéry comme de Nietzsche, mais proche de Goethe en ceci que lui importait la vitale relation entre poésie et vérité, et je regarde cette photographie d'Olson, à Black Mountain College, penché sur l'établi, la page absorbant le jour venu de la fenêtre, Olson-*Maximus* faisant corps avec la page, corps massif appliqué à l'écriture, creusant le réel et enfantant le poème de soi : lui, se voulait « archéologue du matin », je l'entends encore, sur son lit de mort, aux dires de ses proches,

marmonner son « merveilleux, merveilleux ! », avant de traverser la lumière. Et voilà pour les fins.

Retour de l'ultime à l'originel. Sans perdre de vue cette obscure clarté-là. Sans profession quelconque de mysticisme, va sans dire.

\* \* \*

J'en viens donc à ceci : comment, par quel autre biais aborder ces deux-là, sinon par celui du premier rayon, qui ferait advenir la clarté, et accoucherait de ce qui doit naître ? L'aurore, chez celui-ci – je me représente le solitaire, à Sils, allant aspirer une large bolée d'air en regardant une cime s'embraser au soleil, avant de revenir à sa table de travail, dans la chambre ascétique, où il a fait changer le papier peint, histoire de se sentir dans son élément – c'est là que le possible apparaît, la tâche à parfaire s'initie, l'œuvre se sait entamer son accomplissement permanent, l'être part à sa propre conquête. Puis, en parallèle, ce petit matin d'avant l'éveil de la maisonnée – rue de Villejust, dans le quasi-cagibi où s'entassent de multiples dossiers toujours *pendants*, en attente d'une résolution à venir, l'autre entreprend de jeter ses filets – la nuit elle-même s'est mise en sommeil, la cigarette et le café ont amorcé la conversation silencieuse avec le jour qui point, l'œil se nettoie, la main se recueille et la page s'offre.

S'éveiller à sa propre vérité. Éprouver, mettre à l'épreuve du jour, sa propre liberté. Valéry comme Nietzsche ne conçoivent certes pas l'advenue de la liberté de leur esprit comme affranchissement de quelque vague contrainte ou maîtrise souveraine sur les êtres ou les choses. Cette facilité serait le vide même, « un *minimum* de vie », dit l'homme des *Cahiers*, « ein *Minimum* von Leben », dit l'homme des altitudes. D'accord sur ce point : s'éprouver devenir libre d'esprit au matin du monde, dans la solitude, c'est exercice constant, hygiène du corps pensant. Dans le *Crépuscule des Idoles*, l'« étalon » de la liberté se définit comme « résistance à vaincre » et « peine qu'il coûte de se maintenir à la hauteur » ; on n'imagine pas plus Valéry se lever au sortir de la nuit pour rêvasser sur le papier et noter des bluettes de journal intime, mais pour creuser ce qui vient, saisir l'occasion, piéger *l'instant où le signe point*, tirer des plans minutieux sur le toujours-possible, attendre avec détermination du réel qu'il enfante un sens concevable, selon une syntaxe neuve et précise.

Cette faculté de *résister* chez Nietzsche, c'est le contraire du nihilisme, et plutôt la marque même de la création, ce qui en constitue le sceau évident : toutes les perspectives se composent là, sous cet angle de vue, et c'est également le propre de la liberté de l'esprit que de *se tenir* pour obligation de conscience poussée à l'extrême, et, partant, de responsabilité absolue à l'égard de soi-même. L'entreprise de connaissance et de création ne relève à l'évidence pas de la plaisanterie (sinon d'une forme d'ironie hautement décapante, comme on le voit dans les épigrammes qui introduisent le *Gai savoir*), mais du devoir. Valéry, plutôt que de création, préfère parler de composition, de production, de construction : le poème est architecture, et des raisons s'y instruisent elles-mêmes (dans « l'hésitation prolongée entre sens et son », comme on sait, l'« exercice » de la *Parque* se maintient sur une sorte de crête fluctuante et nette à la fois, à démêler des labyrinthes), mais des raisons qui n'oublient pas de quelle nuit elles viennent, comme la figure de la statue, également, n'oublie pas de quelles « ténèbres cristallisées » dans la roche (*Variété III*) elle est issue sous le ciseau du sculpteur : l'effort de devenir se sait ainsi naissant dans la difficulté, et acquérant précisément dans cette difficulté sa véritable lumière, sa vérité.

C'est la devise de Léonard, cela : *ostinato rigore*. Une confiance à Peter Gast veut que Nietzsche se représenta un instant la figure du héraut de sa pensée sous les traits de l'Italien. *Selbstüberwindung*, annonce un des chants de Zarathoustra, domination de soi, volonté de se surmonter, de parvenir à la maîtrise. Ce qui suppose élévation, dédoublement, qui permette d'atteindre en chacun de ses états à l'état supérieur. Discipline du surhomme (pas le fauve

archange des imbéciles affamés de gloriole sanglante, évidemment) : s'élever, s'éduquer, s'accroître en substance humaine, et tout autant se révéler à soi en profondeur. La tâche n'est pas autre que de se sommer de devenir ce que l'on doit, avant de prétendre à l'éducation des autres, et à cet effet, savoir voir, acquérir l'« art de regarder les choses ». Savoir et pouvoir se formant à l'identique ainsi, Nietzsche se voit lui-même en gymnaste de la volonté. Apprendre à penser c'est apprendre à danser ; le muscle est le juge de l'ordre instauré dans la pensée par cette éducation de soi, qui vise à la beauté. D'où, la figure de Léonard.

Valéry a songé à l'occasion à rédiger un *Art de Penser* (in *Une conquête méthodique*), entreprise jamais arrivée à terme. Un cahier en définit cependant une des modalités : « virtuosément ». Et pour lui, l'auteur de la Cène, accaparé en ses géométries soucieuses de la précision des rapports intelligibles et sensibles, est le modèle du « bel animal pensant ». L'artiste est avant tout l'artisan de la construction de soi, sachant nettoyer son regard et disposer de ses énergies : « L'œuvre capitale d'un artiste c'est l'artiste lui-même. » Virtuosité nécessaire, mais reposant sur une méthode qui permette d'accéder au *possible*, de s'affirmer chargé de potentialités : « Je suis ce que je puis. » (*Mélange*) L'homme valéryen est tourné vers ce qui doit advenir de lui-même, et son esprit se juge connaissant au futur. Si le corps de Nietzsche se mesure *sachant* à sa faculté de danser, celui de Valéry s'éprouve *se mouvant* dans l'élément le plus fluide, proche de la danse de l'intellect assuré de son pouvoir : c'est la nage qui lui procure le plaisir de se sentir actif, et apte à connaître et jouir de sa vigueur, « au plus haut de l'être ».

Au réveil, on se trouve au moment le plus délicat de son être : dans le *pas encore*. Et Valéry parle (quelque temps avant sa mort) de cet instant où le *tout* des possibles se donne comme « commencement », prélude à ce qu'il nomme « autogenèse ». Là « où l'on *pourrait* re-devenir un autre », dans l'indécision, dans le pur anonymat. Et à partir de là, cette présence à soi pure et pleine s'engagera dans le travail d'accession à sa propre nécessité. Toute *tension* s'abolit : c'est le vol où son imagination le porte alors, en rêve comme dans la veille, dit Nietzsche : « une mathématique à tire d'aile » – sentiment du bonheur même.

\* \* \*

Supposons (forte bêtise, ici !) l'absurdité manifeste – un Nietzsche lecteur de Valéry, qu'eût-il retenu ? – Désincarnation extrême de ce Teste, filigrane de *méditant*, transparent à soi-même, à la limite du spectre, très abouti littérairement, mais peut-être scrutateur d'un *rien* surjoué, celui de ses propres abîmes, en conversation d'entre chien et loup avec un narrateur de ses exploits assez farceur, un auteur doué pour l'épuisement théâtral des possibles de la méditation solitaire... *Testis unus, testis nullus*, on ne saurait mieux dire : figuration d'un héros de l'intellect sec, ce *personne-là* témoignant en sourdine pour un metteur en scène complaisant de son unique singularité. Or moi, annonciateur de temps nouveaux, je campe sur d'autres hauteurs, je respire au-dessus de tels cabinets de curiosités, j'ai besoin de faire porter ma voix, mes cavernes sont sonores – question de *destin* !... Par ailleurs, chez notre littérateur, de « mauvaises pensées », certes, et curieuses en tant qu'attestations d'une variété intéressante de naufrage retardé, éparpillées à l'envi (on me dit que ce sont des bijoux détachés d'une vaste entreprise de griffonnages d'avant-jour), assurément loin en tout cas de la tradition des moralistes français, telle que je l'entends : coups d'épée pour la montre, peut-être, ces aphorismes sétois. Et puis, bien sûr, d'admirables dissertations (ce n'est pas à moi qu'on apprendra que les civilisations s'éteignent, cependant ; un bon point pour la conquête méthodique, toutefois...), et sur commande (du moins présentées comme telles par coquetterie, peut-être...), faisant par exemple la part belle à un fantôme socratique amateur de jeux d'esprit, et causant de proportion architecturales et du nombre d'or en vers blancs... Par contre, ah oui, Napoléon, modèle d'efficacité particulière de cerveau réellement attelé à sa tâche de transformation des choses humaines : autre bon point ; très bien aussi,

l'énergique Stendhal, un peu trop porté toutefois sur la poursuite du bonheur individuel, cet idéal démocratique ; et parfait, quant à Pascal : ne jamais rater cet impeccable et méritant antagoniste. Mais enfin, Léonard et René, prototypes d'ingénieurs confinés dans leur poêle ou leur clos, ancêtres d'Edmond... Ah, prétendre « tuer la marionnette », pour enfin consentir à l'habit vert, aux causeries... Sortir plutôt, respirer, naviguer à grandes voiles au bord du lac sous les sommets, saluer le rocher conique sur le chemin...

– Abandonnons l'hypothèse farfelue.

\* \* \*

« Les philosophes. L'un a la tête comme une tour et celui-ci comme une barrique : on entend les pois chiches sonner dedans. Kant d'après ses portraits semble un herboriste. Nietzsche un chef d'orchestre danubien furibond... » (*Cahiers*, éd. CNRS, V). On voit que dans le cagibi de Valéry, aux aurores, le compliment peut se retourner aisément. Le marcheur de Sils n'impressionne pas, rue de Villejust, il est parfois simplement un de la secte, et assez bruyant...

Voire.

« Nietzsche n'est pas une nourriture, c'est un excitant. », nous dit un autre *Cahier* (CNRS, II). On retrouvera une variante de cette remarque dans les *Notes* que nous offre ici Michel Jarrety, qui complètent les lettres déjà connues à Henri Albert, jadis publiées par *Les Cahiers de la Quinzaine*. Cet élégant et précieux petit volume de La Coopérative nous livre également la lettre à Gide consécutive à la parution de la sottie du *Prométhée mal enchaîné* et d'une *Lettre à Angèle* consacrée à Nietzsche, ainsi que celle adressée à Guy de Pourtalès, auteur d'un *Nietzsche en Italie*, avec sa longue dédicace à Valéry. Cet ensemble forme par conséquent avec les *Notes* inédites (suite de réflexions n'ayant jamais abouti – M. Jarrety en explique les raisons) une sorte de *condensé* de la pensée de Valéry concernant le père de Zarathoustra. À vrai dire, une invitation, pour l'amateur, à creuser la relation spécifique qu'entretenait Valéry avec le Voyageur.

Le Sétois trouve en Nietzsche une réelle séduction : joue ici la méfiance partagée à l'égard de la métaphysique, ou du langage en tant que menace à l'égard de la nécessaire liberté de l'esprit – le mot est un « préjugé », dit N., nous le recevons de la communauté, il ne nous appartient pas en propre, et V. n'aime pas plus que lui les « fantômes verbaux ». Autre point : le « je » qui pense, le sujet qui s'arroge cette faculté-là : la pensée est indépendante de *qui* la pense, et le sujet est de l'ordre de la supposition plus que de la certitude. « L'homme qui ne comprend pas répète les mots » (*Cahiers*, V)

À rapprocher au passage de la lettre de Valéry à Pierre Louÿs datée du 28 août 1900 : « As-tu vu que Nietzsche est mort ? [*Le décès a eu lieu le 25*] Il ne va plus rester aux Allemands que la puissance. Leur empereur vient de passer à Paris quelques jours selon un bruit d'excellente provenance [*Valéry est renseigné par ses fréquentations, chez Édouard Lebey pour qui il travaille à l'époque.*] Nietzsche est un cas bien embarrassant pour les messieurs de l'École. Pour moi, je répète à cette occasion ma phrase modeste : "Si je ne pensais comme moi, je penserais comme lui." Mais qu'est-ce que je pense ? » Valéry a publié successivement *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* en 1895, *La Soirée avec monsieur Teste*, en 1896 et *La conquête allemande*, en 1897, qui deviendra plus tard *L'Essai d'une conquête méthodique*. Valéry y analyse la perte de l'illusion de l'unicité de l'individu, au profit de la loi du nombre, qui aboutira aux massacres de masse : « ...un élément parfaitement quelconque de la pluralité fluente des vivants... ». Cette superposition de la pensée de l'un sur l'autre s'accompagne d'un doute très précis quant au « je » qui pense, précisément. Et Valéry va entrer ensuite dans la période de silence qui ne se rompra qu'avec l'« exercice » poétique de la *Parque*, entrepris pendant la lecture des communiqués du front. Penser suppose effacement de soi. Du moins, pour Valéry, dans cet entre-deux séparant les premiers textes et le poème ambitieux.

La petite introduction que Valéry rédigea pour la publication de ses lettres à son ami et traducteur H. Albert comporte une liste des points qui, à ses yeux, font la *valeur* de l'œuvre du philosophe, ce qui en constitue l'élément « excitant » au regard de l'activité de l'esprit : « l'alliance du lyrique et de l'analytique » ; une certaine exigence de « conscience » qui pousse aux « limites », et enfin une combinaison de psychologie et de physiologie appliquées qui favorise le fonctionnement du « mécanisme mental ». Ces points positifs étant établis, on verra dans les *Notes* qu'ils peuvent s'accompagner pour le moins de réserves.

La lettre à Pourtalès porte sur un autre point, plus intime. Comme il est question d'Italie, et en particulier de la ville de Gênes, on y voit naître le mytheme favori de Valéry, celui de la fameuse Nuit d'orage où s'atteint le point de rupture avec les Idoles. C'est là que Teste se définit comme totalement à l'opposé de Zarathoustra – un « corps noir » qui n'a rien à partager avec le « poète » né à Sils-Maria... Mais on peut juger que cette définition rapide relève plus de la conversation de bon aloi que d'une précision absolue. Valéry va jusqu'à identifier également le « charme » nietzschéen à une « forme *nerveuse* de l'intelligence » – en quoi on reconnaîtra aisément la superposition de l'un à l'autre, lorsqu'on sait la sensibilité à fleur de peau de Valéry.

Ce sont les *Notes* (admirable travail de composition nécessitant pour la restitution de ces feuillets inaboutis) qui nous donnent matière plus subtile à ruminer. On en dégagera quelques traits. Et leur aspect parfois très piquant.

Ainsi cette figure de N. décrite comme celle d'un « animal de grand flair », mais « égaré par sa propre odeur ». Ennemi de toute objectivité, et « essentiellement impur », car obsédé par sa volonté de ne se soumettre en rien.

Peut-être aussi faut-il voir dans l'accent que fait porter V. sur le « protestantisme » originel de N. l'ébauche d'une distance prise par rapport à son ami Gide (j'y reviendrai).

Sur le drame grec tel que décrit par N., refus de V. de voir là autre chose que le développement d'un cours professoral très lourd, très « allemand » ; Valéry a cette formule, censée écarter la thèse nietzschéenne de la dualité Dionysos-Apollon : « Le drame grec était pour amuser les Grecs ». Formule expéditive, qui sent son agacement, et rappelle le « Ce sont des pierres » de Flaubert devant les alignements de Carnac et les théorisations hasardeuses à leur propos.

On relèvera d'autres piques. Valéry marque les vertus du Nietzsche infirmier sous les murs de Metz et ses qualités de philologue, et la vie d'un sage malgré ses infirmités, mais voit la distance qui sépare cette existence d'ermite douloureux poursuivant une ombre de joie intérieure et les théories développées avec fracas : « Étant parfaitement ridicule de penser comme Borgia et de vivre comme Littré. »

Ce qui aboutit, par un renversement de formule typiquement valéryenne, à cette notation : « Le sublime est sa faiblesse. »

Bref, ce que poursuit Valéry, c'est toujours le « vague » abhorré. Relisant et reprenant une revendication d'*Ecce Homo*, ceci : « Plutôt que de *déplacer les perspectives*, j'aimerais mieux la mise au jour de quelque invariant. » Valéry ne supporte que très difficilement l'idée même de l'Éternel Retour, qui à ses yeux ne saurait avoir quelque fondement scientifique que ce soit. Et concernant le mal nietzschéen (entendons : le besoin sur-clamé) des sommets, Valéry énonce cette sentence bouffonne : « Tartarin douloureux d'un Tarascon. » C'est assez dire que ce qui le gêne chez le poète-prophète d'Engadine, c'est la *confusion* où il le juge en train de sombrer entre le sens et le son (pour reprendre son leitmotiv favori) : « Ce qu'il prenait pour sa pensée c'était de la musique – une vision vague des choses en tant que quelque musique les entraîne – et se les soumet. »

On comprend que Valéry n'ait pas achevé le pensum projeté, tant il en arrive à des sévérités sans rémission vis-à-vis de Nietzsche ; il faut dire qu'il s'appuyait là sur une relecture d'*Ecce Homo* dont les « fureurs » ont dû lui paraître caricaturales. Il voit finalement Nietzsche en « athée clérical » (en comparaison d'un célèbre oxymore sur pattes, archiviste et

bibliothécaire, de son époque), considère sa volonté de « renouer avec le barbare » comme une infirmité qui le situe au-dessous de n'importe quel mystique. Œuvre portant la signature d'un « orgueil » sans frein, où triomphe un « moi majoré », trop « hâbleur » pour mériter excès de considération.

Évidemment, Nietzsche se revendiquant « pantin » dans *Ecce Homo*, et confondant trop aisément le « geste » démonstratif (histrionique) avec l'« acte » véritable (porteur de l'énergie), cela ne pouvait qu'exciter justement l'aspiration de Teste à « tuer la marionnette » ! Le charlatanisme, voilà le reproche dont Valéry affecte le plus souvent le Voyageur.

Ces notes sont donc un élément important de réflexion, qui ne doit pas toutefois faire oublier les points de rencontre, du moins sur lesquels où une intelligence partagée pourrait s'établir ; mais Valéry ne développe que peu, et il vise les lieux de friction.

\* \* \*

Je reviens, pour terminer, sur la lettre adressée à Gide. Dans le *Journal* de celui-ci, en 1919, Nietzsche reste ce qu'il était pour lui au tournant du siècle, c'est-à-dire le prophète d'une « grande réforme morale ». Son « déséquilibre » psychologique, dit Gide, n'était que le drame intérieur de cette réforme : « c'est précisément dans la folie de Nietzsche que je vois le brevet de son authentique grandeur ». C'est peut-être le point sur lequel Valéry serait le moins en accord. La folie ne prouve rien, et surtout pas la valeur d'une œuvre. Valéry, en 1899, veut qu'on choisisse entre ces deux pôles, Stendhal ou Descartes. Et Nietzsche ne penchant franchement ni vers celui-ci ni vers celui-là, demeure essentiellement « contradictoire », et sa pensée souffre de gratuité ; la violence du propos nietzschéen touche ainsi souvent à la bouffonnerie, et le point majeur sur lequel Valéry s'écarte de Gide est bien celui de la « morale » de l'immoraliste ! Le « *superuomo* » lui paraît une forme de manœuvre (il dit « truc merveilleux ») où pessimisme et optimisme peuvent trouver leur compte... Une façon d'aborder le problème des rapports de soumission et de domination toute fantaisiste, puisqu'elle revient à jouer sur les mots. Nous voilà donc de retour au pays des choses vagues. Le point final revenant tout de même à cette exigence de « plus de conscience » dont il faut créditer Nietzsche.

C'est sans aucun doute sur cette conscience aiguë de la pensée aux prises avec la résistance des mots à la clarté qu'il faut tabler pour qu'advienne un sens en accord avec la musique du monde. Toute cacophonie disparaît lorsque le langage sait ses propres limites. Encore faut-il se doter du courage nécessaire pour affronter la confusion.

*Auxéméry, 09/11/2017*

PS : Je signale, pour les *fans* éventuels, la parution récente du 6<sup>ème</sup> volume des entretiens et interventions aux Journées Paul Valéry qui se tiennent tous les ans : *Paul Valéry et les sciences*, chez Fata Morgana. Le musée de Sète propose chaque année une exposition de qualité : en 2017, une toile du Greco ; précédemment, ce furent Ernst, Tanguy, Miró... On peut toujours également aller regarder les combinaisons de la mer et du ciel au cimetière, tout proche : les dieux là se taisent, et laissent parler l'*élémentaire*.

